

Texte de Louise Lemieux, à l'AGA de 2010 de l'AAAPNB.

Dans la préparation de l'AGA, Carmen m'a proposé de parler autour du thème de mon rapport à l'art et des questions qui me chicotent comme membre et militante de l'AAAPNB. Dans notre quotidien à l'Association, on fait la promotion des arts, on met en place des stratégies, on organise, mais comme c'est notre anniversaire, on peut essayer de voir où on en est.

Voici donc une sorte de mise à jour de mes réflexions autour de l'art, des artistes et de notre espace social.

Je suis une artiste, mais aussi une spectatrice curieuse.

Je suis toujours intriguée par les modes et les formes d'expression. Par la peinture, ou le théâtre, plus que par des formes particulières.

Comme artiste, je suis encore décidée à ne pas choisir, à préférer une accumulation baroque plutôt que la retenue et l'économie classique, tout en admirant cette économie chez les autres.

Je travaille dans des formes collectives, et la force de ce qui vient d'un groupe de personnes me frappe encore plus que tout. Quoique la force de la singularité soit elle aussi bien troublante.

L'art comme quelque chose qui nous parle et nous transforme, et qu'on perçoit parfois comme on s'y attendait, mais aussi parfois de manière inattendue.

Des moments inattendus qui m'ont frappée, des souvenirs de spectatrice :

La naissance d'un duo dans une répétition d'opéra. Une répétition parce que les chanteurs y sont souvent plus détendus, et parce qu'ils sont plus à l'écoute. Un duo parce que cette musique n'existe que si les deux sont là.

La première fois que j'ai vu la forêt en cercle de André Lapointe, parce que c'était tellement surprenant et tellement fugitif comme moment.

La butte tressée par Gerry Collins, si organisée et si fantaisiste.

Les variations en B et K, de France Daigle.

Youssou N'dour qui étend les bras et qui respire, et son batteur qui fait pareil et qui mesure aussi 8 pieds 6 pouces.

La sœur de René Cormier qui raconte dans La voix des rivières de Rodrigue Jean.

Viola Léger qui fait Tableaux de Backyard.

Les mains et les boulets de Marie-Hélène Allain, et son numéro aux États Généraux.

Bernard LeBlanc qui nous regarde dans la salle tout en jouant.

Jérémy qui danse à Chéticamp.

Des moments auxquels je ne m'attendais pas, qui surviennent, touchent et passent, mais qui restent et définissent où je suis, dans quel monde je vis. Mon rapport de spectatrice. Quand je travaille, je n'essaie pas de faire ces moments-là. Mais j'essaie de les rendre possibles.

Comme spectatrice, il y a aussi des moments prévus, prévisibles, et précieux à cause de cette prévisibilité. Le moment d'ouvrir un livre, le moment où on s'installe dans la salle, le moment où on joue à j'entre ou j'entre pas à la galerie sans nom, le moment d'attente dans la rue ou dans le parc, devant une scène avec plein de monde, à ne pas trop savoir ce qui va se passer. Attendre que ça commence et enfin vivre le moment où ça se passe.

Sans cette nourriture, ma vie serait terne. Sans ce contact généreusement offert à toute personne qui veut bien s'y prêter, il n'y aurait pas d'intégration possible. L'intégration à une société. Pas simplement à un milieu de travail. C'est aussi le lieu où je prends contact avec les rêves de ma société. Avec sa réalité, mais surtout avec ses visions, ses désirs de transformation, avec ce qu'elle peut devenir, avec ce qu'elle espère devenir.

Et tout ça, par le biais d'œuvres engageantes. Éblouissantes parfois, et parfois aussi rébarbatives, même choquantes ou cinglantes, mais toujours généreuses. Peut-être pas assez souvent cinglantes, et peut-être parce que je suis dans un groupe trop fragile, qui a peur d'être détruit par les volcans artistiques et qui les étouffe dans l'œuf. Comme artistes, parce qu'on fait partie de ce groupe-là,...on... je... je pourrais travailler à mieux accueillir les œuvres difficiles. Et travailler à les rendre acceptables sans les édulcorer.

Rapport au milieu social.

Depuis quelques années, notre milieu social reconnaît la force et l'importance de la vie culturelle dans la vie d'une société. On n'a pas fait des États généraux pour rien. Et on voudra plus revenir en arrière je pense. L'Acadie se reconnaît comme une culture, et comme une culture qui se transforme et se crée dans un monde plus large et un monde qui change et avance et dont nous voulons faire partie. Comme acteurs, pas juste comme figurants. Et c'est bien, c'est même stimulant. L'Acadie ne veut pas être un petit groupe à part, elle a moins peur de se dissoudre et plus peur de devenir obsolète. Elle veut donc faire partie du monde et accueillir le monde dans son sein, garder son identité, se reconnaître et constater qu'elle change. Pour ça elle a besoin des artistes. Les demandes que la société fait aux artistes se passent dans deux axes : celui de la tradition et de l'innovation, et celui de la cohésion et de la dissidence.

Dans l'axe tradition/innovation, on reconnaît la tradition, on salue la force de ce qui nous a permis de vivre jusqu'ici. On sait sans trop le dire que ce qu'on appelle la tradition c'est une somme de changements. Et on accueille les changements actuels avec une assez grande sérénité. Peut-être pas toujours avec enthousiasme, mais avec sérénité. L'innovation n'est pas menaçante. Les artistes peuvent inventer, on ne va pas leur en vouloir. Les artistes reçoivent donc le rôle de chercheurs, ils perçoivent et font percevoir des images nouvelles, des points de vue différents, ils rendent compte de notre présence dans le monde actuel. La société se sert des œuvres pour faire avancer la culture, pour se situer et se voir plus loin dans le temps. Les œuvres, elles, n'ont pas toujours cette prétention, elles sont plus hasardeuses, moins certaines, et souvent elles cherchent un contact sans autre but que de partager un étonnement, un éclair de vision. Entre ce que les artistes font et ce que la société reçoit, il y a une distance. Et cette

distance-là est essentielle. Pour l'art en tout cas. Il faut que l'art demeure une activité libre, pas toujours une volonté de communiquer. Qu'il puisse être inutile, être, point picot. Je pense qu'il faut préserver et défendre la possibilité d'être inutile et insignifiant. Parce que c'est quelque chose qui ressemble à la liberté, à une liberté partagée.

Du côté cohésion dissidence, on salue bien sûr la cohésion, avec la tradition c'est l'autre force qui nous a permis d'arriver où on est. Et on sait aussi, sans trop le dire, que la cohésion ne peut exister que si elle permet les différences, et même les dissidences. Que la cohésion n'existe que si elle est librement consentie. Trop souvent, non seulement on ne le dit pas, mais on ne le fait pas. Autant on est confortable avec l'innovation, en technologie, en médecine, même en art, autant on est mal à l'aise avec la dissidence. Pourtant, la dissidence ne nous menace pas plus que l'innovation. C'est plus difficile à admettre, mais c'est vrai.

C'est vrai parce que les volcans artistiques sont artistiques, la dissidence des artistes est puissante quand elle a beaucoup d'appuis, et si les appuis sont là, c'est qu'elle était nécessaire. Cette dissidence-là, c'est celle d'artistes citoyens, on ne peut pas avoir peur de ça. C'est comme l'innovation, ça fait partie de la croissance. On ne peut pas vouloir l'unanimité au point d'aimer mieux implorer plutôt que de risquer d'exploser, on ne peut pas vouloir ignorer ceux et celles qui nous font voir autrement. Mais il y a aussi une dissidence plus solitaire, plus souterraine, plus déchirante. Cette manière là de créer est encore plus dérangeante, déstabilisante. Et ce n'est pas une menace parce que l'art ce n'est pas la religion, ce n'est pas la politique active, ce n'est pas l'éducation. C'est l'art. Le lieu de l'imaginaire. Qui peut nous permettre d'explorer nos faiblesses, nos incohérences, nos mesquineries, nos laideurs, nos zones vraiment sombres, sans autre but que de les voir, peut être de s'en émerveiller. Ce n'est pas toujours rassurant, pas toujours édifiant, souvent difficile d'approche, et c'est essentiel. Pas pour nous réformer, pas pour nous dire comment nous améliorer, mais simplement parce que c'est là. L'art, ça consiste à percevoir et à faire percevoir. Même ce qu'on aimerait mieux ne pas voir.

C'est mon premier point de réflexion, les œuvres difficiles, et notre capacité à les accueillir. Oui, des fois les œuvres sont difficiles parce qu'elles nous demandent de réfléchir, de comprendre des codes, d'apprendre un alphabet de plus, de rentrer dans l'innovation, et des fois elles sont difficiles parce qu'elles nous demandent de considérer ce qu'on aimerait mieux ne pas voir.

Mon autre petit constat dans ce domaine c'est qu'on n'est pas pires que les autres, mais pas mieux non plus. Après tout, si je prends la dissidence du point de vue de la langue, Je ne suis pas sûre qu'en '70 les écoles s'arrachaient La Sagouine, les Crasseux et leur auteure, mais de nos jours Acadieman et Dano Leblanc passent beaucoup de temps en classe.

Voilà pour mon rapport de spectatrice, pour mon rapport avec l'art lui-même. C'est toujours un monde fascinant, et c'est le lieu où on peut se laisser questionner et déranger sans risquer autre chose que de se laisser convaincre ou de commencer à voir le monde autrement.

Mes questions de militante de l'AAAPNB tournent autour du rapport paradoxal entre les artistes, chacune et chacun de nous, et le milieu artistique, nous collectivement.

Nous voudrions tous que le milieu artistique soit nourrissant, aventureux, créateur, généreux, qu'il nous soutienne, nous encourage à aller plus loin, à explorer des formes nouvelles et à perfectionner celles que nous fréquentons depuis longtemps. Que le milieu fasse preuve d'exigence et de discernement, soulignant l'excellence et passant sous silence les moins bons coups sans les retenir contre qui que ce soit. Nous pensons tous que ce n'est pas trop

demander, et nous trouvons tous qu'individuellement nous sommes de cette trempe, généreux, clairvoyants, inventifs. Et nous avons raison. Un par un, une par une, nous sommes comme ça. Mais le milieu, qui est la somme de nous tous, nous paraît souvent plutôt mesquin, demandant plus qu'il ne donne, plus enclin à étouffer qu'à appuyer la création.

Il y a quelque chose qui se perd dans le passage entre notre projet artistique individuel et notre projet collectif. Individuellement nous rêvons large et nous voulons réaliser nos projets sans faire de mal à personne. Mais nous nous trouvons en compétition pour des fonds trop restreints, pour un crachoir et un pouvoir que nous percevons comme à la fois ridiculement petits et pourtant essentiels à notre survie. Sans ce pouvoir et ce crachoir-là, on meurt, et c'est sûr qu'il n'y en a pas assez pour tout le monde. Et donc pour réaliser notre projet, nous nous trouvons à priver quelqu'un d'autre des moyens nécessaires à son projet. Pas simplement un projet moins intéressant, non, probablement un projet valable, essentiel même. Nous le savons, nos projets ont souvent été rejetés. Et pourtant, ils étaient valables et essentiels. Mais les fonds étaient insuffisants. Je pense profondément qu'un des grands problèmes du milieu c'est le trop grand nombre de projets rejetés. La culpabilité et l'impuissance qui résultent de cette misère rendent le milieu des artistes trop facilement étouffant, et finissent par décourager des artistes de grand talent.

Pour résister à cet état de fait, nous pouvons nous lancer à corps perdu dans le travail, et souvent c'est ce que nous faisons. On crée souvent pour réagir à la platitude du monde. Mais nous devons aussi travailler ensemble à rendre les artistes et les créations mieux appuyés par la société. Ce travail-là, nous devons le faire en groupe, solidairement, et nous sommes les seuls à pouvoir le faire. C'est notre deuxième devoir d'artistes. D'abord, percevoir et faire percevoir notre univers, le grand et le petit, et ensuite amener notre entourage à se respecter assez pour vouloir continuer à se voir, à se rêver et à se réaliser. Ça veut dire de continuer à essayer de mieux organiser le milieu des arts, d'améliorer les moyens d'appui aux arts, de surveiller la répartition et l'attribution des ressources pour que la création artistique puisse se faire. De tirer, pousser, chialer, réfléchir, ne jamais perdre de vue que la création artistique c'est pas nécessairement confortable, ou flatteur, mais que c'est aussi nécessaire que la nourriture, et aussi de ne pas oublier que les artistes doivent être en dialogue avec les citoyens, en sachant que c'est l'ensemble des citoyens qui fait avancer les choses.

L'Association travaille dans ce sens-là, à travers ses employés et ses membres, et pour faire ça, on doit pouvoir compter sur un milieu artistique nourrissant, aventureux, créateur, généreux, qui nous soutient, nous encourage à aller plus loin, à faire la promotion d'œuvres engageantes. Éblouissantes parfois, et parfois aussi rébarbatives, même choquantes ou cinglantes, mais toujours généreuses.

Donc c'est là que j'en suis, à trouver que la rencontre avec l'art est toujours aussi passionnante pour moi, et que la rencontre des arts avec la société est bien engagée, mais qu'on doit travailler à faire mieux reconnaître l'exigence artistique, la nécessité d'un art qui demande un effort aux spectateurs, et aussi l'exigence de mieux investir dans le domaine des arts. Plus d'argent, et de l'argent mieux investi. On sait que l'association a besoin de tous les artistes pour y arriver, et on sait qu'il faut donc que chacun et chacune de nous commence par se convaincre que c'est le temps de la générosité et de l'implication.